

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 49 (1961)

Heft: 14

Artikel: Comment les Russes ont guéri ma grippe asiatique

Autor: Thévoz-Thévoz, Jacqueline

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-269882>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Comment les Russes ont guéri ma grippe asiatique

Ce reportage ne prétend pas donner une vaste générale et définitive de l'organisation des services médicaux en Russie. Il faut les considérer comme un document pittoresque, qui nous a paru digne d'être publié pour son authenticité et l'humour avec lequel il a été brossé.

Le reportage d'une journaliste suisse de retour d'un voyage d'études à Moscou :

J'avais ramassé un microbe (ou plutôt un « crobe » tout entier !), probablement en passant dans une steppe, avec le luxueux train-fusée Tchop-Moscou. Quoï qu'il en soit, au sortir de la gare, j'étais brûlante, frissonnante, mouchante et toussante. En attendant l'autobus, j'appuyai ma tête contre le mur d'une maison, me réjouissant déjà de trouver hôtel, lit, boisson chaude et confort.

Or, à cet instant précis, les événements et les gens se mirent à m'entourer avec passion. Si bien que tout se précipita sans que j'aie eu besoin d'ouvrir la bouche. Je fus d'abord couchée de tout mon long dans un « autobus spécial », commandé par téléphone. Puis, après un moment d'ébranlement, l'autobus s'arrêta net au milieu de la route, et le conducteur disparaît.

Après un bon nombre de minutes, je fus tirée de l'autobus fantôme et engouffrée dans un « taxi spécial » pour une destination inconnue.

Cette destination prit plus tard la forme d'une vaste salle d'opérations administratives, où des femmes et des hommes en blanc, barbus comme des popes, nous prenaient la température, puis nous désignaient la porte.

De la porte, je fus guidée vers une ambulance dans laquelle gisait déjà un Australien qui devait être ou ivre, ou morphinisé, ou dopé. L'ambulance avait un klaxon à faire se lever les morts les moins bien conservés.

Mon dragon motorisé hurla durant une heure dans la nuit moscovite. L'Australien cherchait à embrasser l'une des infirmières, celle qui avait une voix d'ange. Leurs têtes se rapprochaient et me bouchaient la vue.

Petite anecdote de l'isolement

L'arrêt fut brusque et définitif. Je ne sais ni ne saurai jamais ce que sont devenus l'Australien et son ange. Le bâtiment où j'allais entrer semblait être un hôpital. Dans nos villes suisses, les hôpitaux ont de grandes entrées, avec à gauche, un secrétariat, à droite, une salle d'attente, au fond, un corridor, à l'étage supérieur, une salle d'opération, au second étage, les W.-C., et tout en haut, les salles de bain. Mon hôpital moscovite, lui, semblait qu'une antichambre qui avait tout accapré. Ayant pénétré dans la bâtie, je me trouvai dans une petite pièce. On me fit asseoir sur une table d'opération en miniature. Derrière moi, il y avait un bureau, à ma droite, un cabinet au siège déjà baissé, à ma gauche, une baignoire, et en face de moi, un comptoir, c'est-à-dire une espèce de douane en petit. Une nuée d'infirmiers, d'infirmières et de femmes de peine se glissaient entre ces meubles divers, ne parlant que de « tcha-tcha-tcha ».

Je dois avouer que je ne comprends pas un traitre mot de russe, à part le sens du mot « mir », signifiant « paix », que j'avais entendu jour et nuit, de Hyegeshalom à Kiev, et de Kiev à Moscou. Je demandai donc à l'infirmière la moins rébarbative : « Paix ? ». Elle me répondit affirmativement en me désignant la baignoire.

Une femme de peine fit couler l'eau, une eau extraordinairement cuivrée, et y fit flotter une espèce de nénuphar jaune, qui tenait à la fois de la perroquette de poupee, des cheveux de clown, de la méduse et des emmélures de peigne. Pendant que coulait doucement l'eau trouble, le reste du personnel féminin (les infirmiers avaient disparu) ne perdait pas son temps. L'une tâtait la semelle de mes souliers, l'autre examinait la consistance de ma jupe, la troisième passait en revue mes sous-vêtements, la quatrième fouillait dans mon sac, la cinquième évaluait, la sixième dressait des listes en une dizaine d'exemplaires que je dus signer. Je compris qu'on allait me déshabiller entièrement et me soustraire tous mes biens pour les désinfecter.

J'escaladai donc la baignoire et me trouvai dans le liquide jaune. On frotta entièrement mon corps fiévreux, y compris mes longs cheveux que l'on lissa, tressa et réunit au sommet de mon crâne, à la mode russe. Puis on me sécha et l'on me remit, en grandes pompes, mon uniforme d'hôpital qui se composait d'un grand nombre de pièces dépareillées.

Toutes moins élégantes les unes que les autres : une chemise de toile très courte que les Vaudois appelleraient « pantet », une vaste culotte bleue marine de gymnastique pour retenir ledit pantet, une paire de gros bas de laine montants bruns foncés, deux paires de gizes stériles pour retenir les bas au-dessus du genou, un pyjama rayé à la Grecque, faisant l'office, sauf erreur, de robe de chambre, et enfin, pour couronner le tout, un lingot de cuivre dont l'infirmière-chef surmonta ma tête tressée.

Dans cet accoutrement invraisemblable, je ressortis de l'hôpital, au bras d'un infirmier. Nous traversâmes à pas lents un grand parc. Je me disais : « Pourvu que personne ne me voie ». Je n'avais plus envie d'aller au lit. Ma fièvre s'était envolée dans le bain. Je n'avais qu'un seul désir : retourner en ville avant l'aurore. La nuit était claire et belle.

Mais cette fois-ci, on allait m'enfermer pour de bon. Je me retrouvai, quelques minutes plus tard, dans une petite cellule aux murs décrépis. Un petit lit de fer, une table de nuit encore humide, qui venait d'être repeinte à mon intention, un pot de chambre avec un couvercle de marmitte à rôtis par-dessus et un énorme numéro. A la fenêtre, un grillage serré. Une porte sans poignée qu'on ne pouvait fermer que de l'extérieur. Et c'était tout. La décrispitude des murs et les formes expressives des taches de moisissure allaient être mes seules distractions visuelles, les hurlements des dragons ambulants se chargeant de me distraire l'oreille. Coupée du reste du monde, parce que dans un pavillon d'isolement pour grippés asiatiques, ne pouvant ni comprendre, ni me faire comprendre, ayant choisi la liberté, mais ignorant à quelle date on me la rendrait, je vécus là une existence de chartreux malade.

Grève de la faim et sauve-qui-peut final

Le premier jour, j'étais satisfaite de me trouver étendue, soignée, traitée, analysée. Cela me reposait. Le second jour, je commençai à trouver que la plaisanterie durait un peu trop : on analysait chaque parcelle de mon corps et de mon sang, alors qu'il ne restait de ma grippe asiatique qu'un petit rhume. Le troisième jour, je pris peur, car j'étais tout-à-fait guérie et ma vitalité, qui reprenaient ses droits, se heurtait à mille interdits. J'essayais en vain de leur faire comprendre que je n'avais plus mal nulle part, je faisais des exercices d'halte-temps devant le grillage de la fenêtre, la pièce droite contre le mur et le « pont » sur mon lit, j'exécutais cent vingt tours entre ma cellule et les toilettes, je sautais la table de nuit que j'avais mise en travers de la chambre, je chantais les Psalms et les Matines, je faisais moi-même mon lit, mais rien n'y faisait : le corps médical en visagères-boucliers persistait à garder son nez bouché et continuait à me piquer les fesses, à m'ausculter le dos, à me tâter le ventre, à m'apporter des pilules et des philtres. Chaque soir, le passage du convoi funèbre devant ma cellule se faisait un peu plus fréquent. Ce convoi revêtait pour moi un très grand mystère : il consistait en un chariot grinçant sur lequel se succédaient des formes humaines inertes et absolument plates, comme si elles avaient été piétées par un rouleau compresseur. Etais-je des opérés, des accidentés, des condamnés, des morts ? Ils étaient tous recouverts d'une couverture de laine noire. Sitôt la nuit venue, imperméables, deux infirmiers de petite taille, à la mine patibulaire, l'un devant, l'autre derrière traînaient le chariot. Ils s'en venaient toujours de la gauche — et alors, la « chose » se trouvait dessus — et s'en repartaient vers la droite avec le chariot vide.

A partir de la quatrième nuit, je fus prise de cauchemars violents : je voyais défilé devant moi des charrettes fantômes, des chauves-souris comme des taches de Rorschach, des scènes de Chagall et de « Nuits sur le Mont-Chauve ». Je me sentais broyé par mille mains de Khirguizes sanguinaires, et m'éveillais en sursaut devant mes infirmières russes qui me secouaient doucement pour me faire avaler mes multiples potions.

Elles se mirent à prendre l'habitude de fermer la porte, ce qui ne fit qu'augmenter mon désarroi et ma solitude. Moi qui refusais à ma filleter le droit de laisser sa porte ouverte, la nuit, je me prenais à pleurer de rage lorsque mes douces geôlières m'enfermaient discrètement. C'est ainsi que je finis par me tourner plutôt vers la fenêtre grillagée.

Et ma prison prit, alors, une tout autre allure. Car, par le grillage de la fenêtre, je



Pour le temps de Noël
nous proposons à votre admiration cette "Main de Dieu" romane
se trouvant au musée de Barcelone

Cliché prêté par la « Vie protestante »

Les livres

L'Histoire de Noël L'École & Fides, Genève

« Chers enfants, voici Noël, Jésus est né ! Grands et petits, pauvres et riches, s'offrent des cadeaux en disant : ce cadeau vient de l'Enfant Jésus. Ensuite, on te demande : que ta-t-il apporté pour Noël, ou Enfant Jésus ? Tu énumères alors tout ce que tu a reçu, mais un jour, un enfant a trouvé la vraie réponse : Ce que l'Enfant Jésus m'a apporté ? C'est lui-même ».

Voilà comment commence « L'Histoire de Noël » racontée par Gobi Walder, texte français d'Emile Marion, illustrée de huit planches colorierées par Sita Jucker. Un texte bien adapté, une très belle présentation, des illustrations de valeur. Un beau volume à offrir aux enfants.

« L'Écolier romand » Numéro spécial de Noël (40 pages)

Un numéro qui, à lui seul, est déjà un cadeau. Magnifiquement illustré — plusieurs dessins naïfs, d'après de très anciens bois — riche, varié, il fera la joie de vos enfants, dès 10 ans. Ceux qui aiment les nouvelles seront particulièrement gâtés, puisqu'ils y trouveront « L'aventure d'Anders », du grand écrivain norvégien Sigrid Undset (Prix Nobel), « Les Rois Mages », de Frédéric Mistral, et « Mille millions d'étoiles », de Simone Cuendet. Les amateurs de poésie trouveront un magnifique recueil pour un grand soir. Les brioleuses eux, détestent entendre que j'en aurais encore pour deux jours au moins !

Durant deux jours et deux nuits, je refusai toute nourriture et toute boisson (Niet ! Niet ! Niet !) en versant toutes les larmes de mon corps, tournée contre le mur, auquel je donnais, de temps en temps, de grands coups de poings. Lorsque j'eus épousé toutes les larmes de ma liberté perdue, je songai à d'autres événements tristes de ma vie, ce qui faisait que mes sanglots redevenaient bruyants et diaboliques.

En dernier ressort, je décidai de faire la grève de la faim, l'infirmière surveillante, une espèce d'Elsa Poppin à lunettes, m'ayant laissé entendre que j'en aurais encore pour deux jours au moins !

Durant deux jours et deux nuits, je refusai toute nourriture et toute boisson (Niet ! Niet ! Niet !) en versant toutes les larmes de mon corps, tournée contre le mur, auquel je donnais, de temps en temps, de grands coups de poings. Lorsque j'eus épousé toutes les larmes de ma liberté perdue, je songai à d'autres événements tristes de ma vie, ce qui faisait que mes sanglots redevenaient bruyants et diaboliques.

Un beau matin, le personnel du pavillon d'isolement, alarmé par l'état furieux de cette journaliste suisse qui devait donner, à son retour dans son pays, un compte-rendu fidèle de la Russie contemporaine, décida de lui rendre sa liberté. La doctoresse-chef vint s'asseoir sur le bord de mon lit et me dit, en allemand : « On ne pleure pas à Moscou. Ce soir, vous retournez à votre hôtel ».

Malgré tout, je dois avouer que j'ai été admirablement soignée de ma grippe asiatique, et même trop bien soignée, à vous rendre fou. J'ai gardé, de mon séjour à l'hôpital, une relique chérie : un petit morceau d'ouate. En Suisse, nos tampons de coton sont blancs comme neige alpine, plus blancs que le pain raffiné. En Russie, l'ouate a plus de sel, plus de race : c'est un véritable pain complet aux couleurs automnales, piqué de brins de paille et de foin. En ce qui me concerne, je craindrais d'en faire deux petits bouchons d'oreilles, contre les courants d'air et le bruit, de peur que les oiseaux du ciel ne les prennent pour leurs nids.

Jacqueline Thévoz-Thévoz

Achetez suisse

Dentelles, tissages, céramiques, bois, pailles, foulards, mouchoirs, à

ART RUSTIQUE SUISSE

H. Cuénoud, avenue du Théâtre 1, Lausanne

INSTITUT DE BEAUTÉ



Lydia Dainow

Ecole d'esthéticiennes

Place de la Fusterie 4

Genève

Tél. 24 42 10

Membre de la FREC